

Thierry Bisson

Au temps pour moi, Autant pour moi

Je postulerai qu'il y a un Autre du langage, un Autre du temps, et un Autre de l'espace. Je pense aussi que ces figures de l'Autre sont essentiellement de l'Autre maternel et que le sujet doit s'y positionner : faire son langage, faire son temps, faire son espace ; que des variations dans ces positionnements conditionnent sans doute des symptômes voire des structures pathologiques, ainsi la démence, la mélancolie s'associeraient vraisemblablement avec le temps, la schizophrénie avec le langage et la phobie avec l'espace.

Il me semble aussi, mais c'est très intuitif, que ces trois dimensions du grand Autre pourraient être intriquées, nouées d'une façon borroméenne la déliaison permanente ou momentanée du sujet avec l'une ou l'autre de ces dimensions déorganiserait du même coup son rapport aux deux autres.

Voici deux façons d'écrire une locution courante. Vous vous étonnerez peut-être de l'orthographe de l'une ou de l'autre, à moins qu'à l'instar d'un bon nombre de protagoniste, vous ne vous enflamiez pour défendre telle ou telle position...

Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette différence fait couler beaucoup d'encre, y compris la mienne d'ailleurs.

Bien que je ne situerai pas mon propos de ce soir uniquement sur l'aspect linguistique, je me dois de vous éclairer un peu sur l'origine de ces deux graphies.

Selon le petit Robert, le Grand Maurice Grévisse et sa Majesté Académique Nationale, la bonne façon d'écrire Autant pour moi, c'est Au temps pour moi.

L'origine avancée par ce camp – car il s'agit bien d'un camp ; il y a l'autre camp, et un champ de bataille – l'origine donc, serait militaire. Elle correspondrait aux temps successifs du maniement des armes. On raconte ainsi que le chef, enfin celui qui commande l'exécution du mouvement, tel un chef d'orchestre indiquant une reprise, pourrait s'exclamer par exemple « Au temps pour les crosses » ce qui a normalement pour effet de remettre tout le monde synchrone à cet endroit de l'exercice, de la mesure, de la partition si vous voulez.

« Au temps pour moi » serait prononcé par celui (le chef ou l'exécutant) qui, s'étant trompé s'en rend compte et demande une

reprise, un temps d'arrêt, une respiration pour pouvoir se replacer dans la cadence, celle dont parlait Roland Meyer¹ l'autre soir.

Bien qu'ils soient moins nombreux en tout cas parmi les spécialistes, les partisans de l'autre camp, le camp d'autant T – pas « au temps t » mais autant avec un T...

C'est compliqué...

- J'ai faim.

Je mangerais bien une madeleine.

Autant pour moi, avec un thé

Tiens oui finalement, au temps pour moi, avec une infusion aussi.

Les partisans d'autant T ont eu en 2003 le soutien de Claude Duneton fameux auteur de l'excellent ouvrage « la puce à l'oreille »² dans lequel on trouve l'origine de tout un tas d'expressions bien de chez nous. Pour Claude Duneton donc « Autant pour moi est une locution de modestie avec un brin d'auto dérision et qui signifie : je ne suis pas meilleur qu'un autre, j'ai autant d'erreurs que vous à mon service »

Bref, les adversaires se déchaînent avec plus ou moins d'humours, plus ou moins d'humour aussi. Il y a des dizaines de blogs et de forums à propos de cette expression. Il y a aussi des explications complètement délirantes et savoureusement lacaniennes que s'il me reste un peu de temps tout à l'heure je me ferai un plaisir de vous livrer.

Entretiens, je vous propose quelques idées...

La première expression « Au temps pour moi » écrite TEMPS correspondra pour moi à une position de début de la cure analytique : il y a quelque chose qui ne va plus, alors on va voir un psy pour qu'il vous donne un peu de son temps... moyennant quelques euros, tout le monde ici conviendra de l'importance de la chose.

Au temps pour moi ! Je n'y arrive plus. Je ne peux plus suivre la cadence. J'ai besoin de temps... pour moi. Je n'en peux plus d'être écrasé par le temps. Le temps de l'Autre en l'occurrence.

Dans « Au temps pour moi » on est du côté du moi confronté au symptôme et à une activité pulsionnelle qui aura tendance à se répéter sous l'action de la fixation.

La fixation... la stase.

Or la souffrance, en tout cas ce qu'en disent ces patients qui demandent du temps, vient pour partie de cette stase. Ils sont arrêtés,

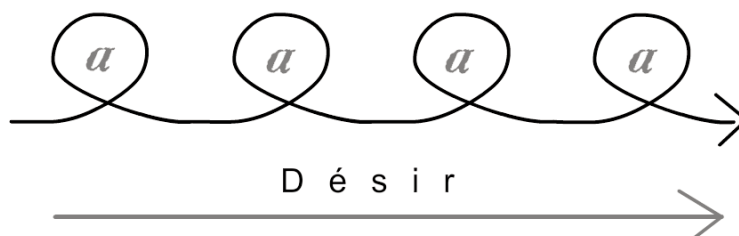
¹ Roland Meyer, I x t = Cte et +, intervention au séminaire AEFL du 26 mars 2009.

² Claude Duneton, La puce à l'oreille : anthologie des expressions populaires avec leur origine / Paris : éd. Stock 1978 ; nouvelle édition revue et augmentée, Paris : éd. Balland, 2001.

empêtrés, en tout cas ils vont moins vite que la musique. Ils ne sont plus synchrones avec ce qui n'est justement pas leur temps, mais le temps. Le temps de l'Autre.

Pour autant, on n'échappe pas au temps qui passe. Nous avons un temps qui nous est « impari » comme on dit dans les émissions de radio. Des petits segments de vie qui se superposent comme quand on regarde une frise chronologique...

Alors que le patient vient nous demander de pouvoir s'inscrire dans ce temps qui lui est fondamentalement étranger, le temps de l'Autre, le temps de la cadence, l'analyste, en permettant l'expression du désir lui permet de faire son temps pour reprendre l'expression de Jean-Michel Vives prononcée à l'occasion de la cérémonie d'éméritat du Pr. Jean Florence à Louvain. « Il a fait son temps » qu'on entendra bien sûr comme : « il a forgé son temps ». Il a façonné un peu celui des autres aussi, mais surtout il a su faire du temps, son temps. C'est le désir qui permet l'ek-stase, la sortie de la stase.



Cette intrication du désir et du temps est particulièrement évidente chez les personnes démentes où la question du désir disparaissant, on voit apparaître, réapparaître la stase temporelle, laissant la pulsion mise à nu se découvrir dans son expression la plus pure et la plus figée. On pensera notamment pour ce qui est de la pulsion orale par exemple à la réapparition des suçotements répétitifs. Un plaisir de bouche qui n'est plus articulé à la dimension temporelle induite par le désir. On est là dans l'expression de la pulsion pour elle-même. Le plaisir d'organe selon l'expression freudienne.

Ensuite vient le moment de la cure où il s'agit de passer de la stase à l'ek-stase. Sortir de l'arrêt.

Ce qui va permettre de sortir de la stase, c'est le transfert. Transfert dans l'adresse de la demande initiale : « Au temps pour moi ». Transfert qui pourrait s'envisager comme un terrain de jeu temporel c'est à dire quelque chose qui va venir compliquer, co-impliquer les différentes strates temporelles du sujet.

Le transfert est éminemment temporel. Il s'agit bien d'une réminiscence, d'un souvenir. Le transfert va ramener dans l'actualité de la séance, dans le temps partagé entre le patient et le thérapeute des morceaux qui appartiennent à un autre temps. C'est cela qu'on peut appeler la co-implication des différentes strates temporelles. Le temps de la rencontre va accueillir un temps qui n'a rien à voir avec le temps actuel, le temps qui passe : le temps de l'Autre. C'est bien le transfert qui permet la reprise de la dimension désirante, la boucle qui ne repasse plus exactement sur elle-même.

Le troisième temps, la fin de la cure.

Celui où l'on va changer de graphie on arrive à « Autant pour moi ». C'est le moment qu'on pourrait appeler ce lui de la reconnaissance de la responsabilité subjective. Ce que Lacan appelle la culpabilité ontologique. Je suis coupable. L'être humain car il est un être parlant est coupable.

C'est la reconnaissance de cette responsabilité qui va libérer le sujet de ses fixations pathogènes. Mais comment passer de la répétition dans le transfert à cette reconnaissance de la responsabilité subjective ?

Une des réponses peut se repérer dans la prise de conscience par le sujet de quelque chose qui peut se dire : « ainsi, j'aurai donc été cela ». C'est à dire prendre acte et faire le bilan de tout ce qui s'est joué, rejoué au cours de l'analyse et qui a pu être révélé peu à peu en s'adressant à un Autre au delà de l'analyste. En rejouant dans un autre temps et dans un autre lieu ce qui m'a constitué à mon insu, je peux avoir effectivement accès à ce savoir.

Faire ce bilan permet au sujet de se détacher de son fantasme et de se réintroduire dans son temps. Là où il n'y avait que répétition, l'entrée dans le temps implique que ce passé non dépassé qui me hantait va pouvoir justement là être dépassé.

De « Au temps pour moi » à « Autant pour moi », c'est passer d'un passé non dépassé à la possibilité d'entrer dans le temps.

On a vu que la question du temps est indissociable de celle du transfert. Aucun mouvement sans temps. Aucun mouvement transférentiel. Le temps est une des dimensions essentielles du transfert. Le temps dans la cure, le temps que le sujet se fait, se fabrique dans la cure, dans le transfert au moment de la séance est emporté, exporté au dehors de l'enceinte du cabinet du psychanalyste. Le temps du transfert s'accroche au sujet. Ce temps du transfert est celui de la subjectivité et ce temps, va se frotter, se friter éventuellement avec le temps extérieur, celui qui nous englobe, le temps de l'Autre. Car il ne s'agit pas, ce serait la folie : psychose ou démence, d'habiter un temps qui n'ait plus rien à voir avec le temps de l'Autre. Tout comme -sauf dans la folie- on ne parle pas une langue isolée mais une langue qui bien qu'elle nous soit propre et nous constitue, s'inscrit en même temps dans le lieu de l'Autre, le trésor des signifiants.

En gros, si l'analyse doit nous conduire à habiter le langage, à nous y faire sujet dans l'autre, elle doit aussi nous conduire à faire son temps dans le temps de l'Autre.

C'est sans doute une des raisons qui font qu'il est nécessaire de ne pas trop espacer les séances. Il faut que la dynamique temporelle du sujet, celle qu'il fabrique et expérimente (au sens où Nasio parle d'une expérience analytique) dans la séance et qui s'exporte permettant à l'analyse de se poursuivre au dehors, ne se dissolve pas trop

vite, qu'elle laisse au sujet le temps de jouir de son temps.

Vers la fin de la cure on pourra espacer les séances, le temps du sujet devenant plus consistant (consis-temps).

Le temps de la séance est aussi le temps avec lequel on exerce sur le patient une véritable violence temporelle. En effet, l'analysant va passer le temps de la cure d'une aliénation temporelle au temps de l'Autre, de l'Autre paternel, maternel, social, à une aliénation violente au temps du psychanalyste. Cette violence est évidemment à rapprocher de celle dont parle Piéra Aulagnier lorsqu'elle évoque la violence de l'interprétation. Cette nécessaire violence qu'exerce la mère lorsqu'elle interprète les cris de l'enfant. Même si cette interprétation est quelquefois voire souvent à côté, elle est violente et nécessaire car elle introduit l'enfant dans le langage.

Est il légitime de faire ce parallèle ?

La violence temporelle de l'analyste permet – elle au sujet de faire son temps dans le temps de l'autre comme celle de la mère permet à l'enfant de frayer sa voie dans le trésor des signifiants ?

A y bien réfléchir, cette violence temporelle est sans égal dans le dispositif analytique :

vous pouvez dire ce que vous voulez,

l'argent ? On peut en parler,

Mais le temps, c'est moi qui le gère. C'est moi qui donne les rendez vous, c'est moi qui impose une fréquence, c'est moi qui décide si le temps d'une séance ratée doit être une séance, et c'est encore moi qui décide d'arrêter la séance quand je veux.

Le temps, c'est moi (du point de vue du psychanalyste bien sûr).

Et faire scansion signifie au sujet que son temps, celui dont il s'agit ne connaît pas le temps. La scansion met l'accent sur le temps du sujet. Là où l'on pourrait penser qu'on prend du temps en arrêtant prématurément la séance, on en offre.

Là où le sujet au début de la cure loue une plage temporelle on lui permet d'expérimenter dans le transfert que ce temps de la rencontre c'est son temps à lui.

La scansion introduite dans la pratique de Lacan me semble être une manière de faire une place à la syncope. Et de fait, la rencontre clinique intègre et a pour moteur la syncope.

La syncope est une manière d'inscrire son temps dans le temps de l'Autre ce qui est le propre des musiques noir-américaines, musiques des esclaves qui peut-être pouvaient se libérer de la cadence (c'est le cas de le dire) en plaçant l'accent là où on ne l'attend pas,

tout en restant dans la (réalité) musique.

Les freudiens quant à eux, soumettent leurs patients et se soumettent eux mêmes à la loi des 45 minutes. Chez nous, c'est un peu plus compliqué, co-impliqué pour reprendre encore une fois l'expression de mon ami Jean-Michel Vives. Nécessairement co-impliqué car sans cette co-implication le danger serait grand de risquer de s'aventurer sur les chemins de la perversion à vouloir incarner la loi, et pas n'importe laquelle, celle qui soumet l'univers depuis sa création.

Faut une bonne dose d'éthique tout de même !

Car il y a une dimension inexorable du temps qui nous impose à nous y situer, je veux dire nous en tant que sujets.

Tout comme l'inconscient et donc le sujet va se manifester dans les inter-dits du langage et là où le psychanalyste devra faire émerger du sujet au lieu du langage, il me semble bien qu'il faille aussi faire émerger du sujet au lieu du temps.

Faire son temps dans le temps de l'Autre.

Et j'ai bien l'impression, mais ça c'est une autre histoire, que du sujet doit aussi se constituer dans l'espace.

Autrement dit et c'est sans doute notre humanité qui veut ça, Je postulerais qu'il y a un Autre du langage, un Autre du temps, et un Autre de l'espace. Je pense aussi que ces figures de l'Autre sont essentiellement de l'Autre maternel et que le sujet doit s'y positionner : faire son langage, faire son temps, faire son espace ; que des variations dans ces positionnements conditionnent sans doute des symptômes voire des structures pathologiques, ainsi la démence, la mélancolie s'associeraient vraisemblablement avec le temps, la schizophrénie avec le langage et la phobie avec l'espace.

Il me semble aussi, mais c'est très intuitif, que ces trois dimensions du grand Autre pourraient être intriquées, nouées d'une façon borroméenne la déliaison permanente ou momentanée du sujet avec l'une ou l'autre de ces dimensions désorganiserait du même coup son rapport aux deux autres.